

LE ROMAN COMME ANALYSEUR DU CONFLIT SOCIAL. UNE LECTURE SOCIOLOGIQUE DE *MARTIN EDEN*

Federico Tarragoni

Presses Universitaires de France | « Actuel Marx »

2019/1 n° 65 | pages 168 à 185

ISSN 0994-4524

ISBN 9782130821014

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2019-1-page-168.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LE ROMAN COMME ANALYSEUR DU CONFLIT SOCIAL. UNE LECTURE SOCIOLOGIQUE DE MARTIN EDEN

Par Federico TARRAGONI

L'une des questions les plus difficiles à traiter aujourd'hui en sociologie est la genèse du conflit social. En dépit d'une tradition de réflexion ancienne, qui remonte au moins à Georg Simmel, cette question reste entourée d'un halo de mystère : comment naît un conflit social ? Comment ses catégories prennent-elles forme dans les tréfonds de la structure sociale ? Comment la frustration individuelle peut-elle se convertir en indignation collective ? Ces questions, on le voit bien, obligent le sociologue à relier constamment le social et l'individuel, l'analyse statique de l'organisation sociale et l'attention aux changements, quoique imperceptibles, qui la traversent¹.

Pour faire face à cette complexité, le sociologue dispose d'une boîte à outils très riche. Mais elle ne s'applique, le plus souvent, qu'à la « partie émergée » de l'iceberg de la conflictualité sociale : l'action collective, l'engagement et le militantisme, l'organisation des mobilisations ainsi que les inégalités internes qui les structurent et qui, le cas échéant, peuvent expliquer leur échec. Ces outils conceptuels ont fait la fortune de la science politique. Ils ont permis de répondre à la fameuse question de Barrington Moore Jr. : comment expliquer que, dans des sociétés où les motifs d'indignation et de révolte ne manquent pas, les gens ne se révoltent sans doute pas assez² ? Réponse : bien que la société soit traversée par une multitude d'indignations, leur conversion en mouvement social nécessite des conditions très restrictives (un contexte d'opportunité, des entrepreneurs de cause, etc.). Mais en étayant cette proposition adversative, la sociologie a étrangement laissé de côté l'origine du problème : la société est bien traversée, en permanence, d'indignations plurielles. Celles-ci forment différents « blocs de colère » entretenant, pour parler comme Wittgenstein, des « airs de famille » en leur sein.

Tout se passe donc comme si le conflit social n'était réductible qu'à sa manifestation la plus « organisée » et « structurée », et qu'en dehors d'elle

1. Collins Randall, *Conflict Sociology. A Sociological Classic Updated*, London/NY, Routledge, 2016.

2. Moore Jr. Barrington, *The Social Bases of Obedience and Revolt*, London/NY, Routledge, 2015.

il n'avait guère d'existence. Et pourtant notre connaissance intuitive du monde social nous indique l'exact opposé : avant même de converger vers l'action collective, et sans toujours s'y orienter, une multitude de critiques de la domination, de revendications de justice, d'aspirations à la liberté traversent le monde social. Qu'en faire ? Comment les analyser ? La question qu'elles posent au sociologue est double : en premier lieu, comment une expérience de domination ou d'injustice, qui peut réduire au silence, à la passivité ou à l'intériorisation du fatalisme, peut-elle donner lieu à une indignation ? En deuxième lieu, en quoi cette indignation peut-elle être abordée comme un conflit social ? Sur la première question, la sociologie pragmatiste a apporté des réponses importantes, en répertoriant les formats et les logiques de la critique ordinaire dans la vie sociale³. Sur la deuxième question, beaucoup reste à faire en sciences sociales : car pour y répondre, il faut caractériser finement l'ensemble des processus, tant subjectifs qu'intersubjectifs, qui transforment une série de critiques, d'indignations ou de revendications situées en conflit social, ce qui suppose également de se doter d'une définition sociologique satisfaisante du « conflit » lui-même.

Cet article cherche à montrer qu'une réponse satisfaisante à cette deuxième question se trouve dans la notion de subjectivation politique. La littérature y apporte un éclairage précieux par la focale qu'elle place, dans sa construction des mondes sociaux, sur l'échelle subjective et intersubjective. Nous le montrerons dans une première partie de cet article. La deuxième partie présentera un cas d'étude : *Martin Eden* de Jack London. Ce roman raconte l'histoire d'un jeune marin qui rêve de devenir écrivain et de s'intégrer dans la bourgeoisie intellectuelle dont est issu son grand amour, Ruth. Derrière son aventure existentielle on voit poindre le conflit ouvrier, lu, par l'entremise des rencontres de Martin avec son entourage de classe, à travers le prisme de la lutte contre l'incapacité, symbolisée par la domination culturelle. Ce conflit ne donnera lieu, dans le roman, à aucune action collective. Mais il ne cessera pas pour autant de hanter la conscience de Martin, au point de le conduire au suicide. Au-delà de son dénouement tragique, le roman teste une méthode que la sociologie du conflit peut reprendre à son compte : il y a du conflit social chaque fois qu'un individu se transforme intérieurement en lien à des revendications universalisables qui le relient à un collectif, qu'il considère comme le porteur social de son tort. Si le collectif parvient à s'organiser, le conflit produira une action collective. En cas contraire, le conflit ne disparaîtra pas pour autant : il continuera à travailler l'expérience des individus et des générations. Et il

3. Boltanski Luc et Thévenot Laurent, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, « NRF Essais », 1991 ; Chateauraynaud Francis, *Argumenter dans un champ de forces. Essai de balistique sociologique*, Paris, Éditions Petra, « Pragmatismes », 2011 ; Breviglieri Marc, Lafaye Claudette et Trom Danny, *Compétences critiques et sens de la justice*, Paris, Economica, « Études sociologiques », 2009.

aura par là même, malgré sa « non réalisation » institutionnelle, des *effets* politiques sur la structure sociale.

Le choix de *Martin Eden* n'est pas anodin. Ce n'est pas n'importe quelle littérature que l'on peut convier à l'étude sociologique du conflit. C'est surtout le cas de la littérature romanesque : et plus particulièrement, en son sein, du *Bildungsroman* (le « roman de formation ») inventé par Cervantès, Sterne et Goethe, du roman « social » ou réaliste et de l'auto-fiction à visée sociologique, comme chez Annie Ernaux⁴. Dans ces types de roman, le protagoniste se « forge » subjectivement en rapport à son milieu social ou historique. Les mondes sociaux créés s'apparentent, ainsi, à des entrelacs de relations intersubjectives : des mondes stables mais changeants, qui évoluent en fonction des relations qu'entretiennent les individus, et des rapports intersubjectifs qui fondent ces relations⁵. Nous ne sommes pas très loin de la définition wébérienne de la « relation sociale », sur laquelle il fonde la sociologie : « le comportement de plusieurs individus en tant que, par son contenu significatif, celui des uns se règle sur celui des autres et s'oriente en conséquence⁶ ». En définitive, le roman apprend à la sociologie que les mondes sociaux sont tributaires des rapports que les individus entretiennent entre eux, et que ces rapports dépendent de la signification que les individus donnent à leur agir par rapport aux autres. Là où cet agir suppose une indignation partageable, c'est tout l'entourage relationnel qui change, et le monde social en conséquence.

LE CONFLIT N'EST PAS L'ACTION COLLECTIVE

Avant d'entrer dans le vif de la démonstration, il nous faut toutefois une définition rigoureuse du conflit social (que nous appellerons, par la suite, « conflit » tout court). Nous reprenons celle du sociologue wébérien Julien Freund : « Le conflit consiste en un affrontement ou heurt intentionnel entre deux êtres ou groupes qui manifestent les uns à l'égard des autres une intention hostile, *en général à propos d'un droit*, et qui pour maintenir, affirmer ou rétablir le droit essaient de briser la résistance de l'autre, éventuellement par le recours à la violence⁷. » Trois remarques à partir de cette définition générale : 1) Le conflit se manifeste *indissociablement* à l'échelle des individus et de leurs groupes sociaux d'appartenance ou de référence ; 2) Le conflit est un mode d'association ou de relation

4. Pour le « roman de formation », on verra Dubois Jacques, *Stendhal. Une sociologie romanesque*, Paris, La Découverte, 2007. Pour le « roman social ou réaliste », on verra Grignon Claude, « Composition romanesque et construction sociologique », *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard/Seuil, « Hautes Études », 1989, pp. 205-227 et Dubois Jacques, *Les romanciers du réel. De Balzac à Simenon*, Paris, Seuil, 2000. Pour l'« autofiction », on verra Charpentier Isabelle, « "Quelque part entre la sociologie, la littérature et l'histoire..." ». L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une imposture improbable », *Contextes*, n° 1, 2006. URL : <https://journals.openedition.org/contextes/74>.

5. Barrère Anne et Martuccelli Danilo, *Le Roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2009.

6. Weber Max, *Économie et société*, t. 1 : *Les catégories de la sociologie*, Paris, Press Pocket, p. 58.

7. Freund Julien, *Sociologie du conflit*, Paris, Puf, 1983, p. 65 (nous soulignons).

sociale qui suppose la revendication d'un droit; 3) Dans le conflit, des luttes de droits se traduisent par des luttes de groupes sociaux.

À l'aune de cette définition, la réduction du conflit à l'action collective est contestable pour plusieurs raisons. La première est de renvoyer au silence, à l'insignifiance et à l'« inachèvement » des dynamiques conflictuelles qui traversent *en permanence* la vie sociale, sous la forme d'une série de ruptures et de transformations dont les individus font l'expérience lorsqu'ils relient leur indignation personnelle à un ensemble de causes collectives ou universelles. Ces ruptures peuvent, *de facto*, converger vers l'action collective, mais aucune loi de nécessité sociologique ou historique ne l'impose. Il faudrait raisonner à l'inverse: si on analysait chaque mobilisation collective en ayant à l'esprit ce tissu multiforme de causes, d'indignations individuelles et de relations construites autour de ces indignations, on comprendrait sans doute mieux pourquoi certaines mobilisations « ne prennent pas » ou se déstructurent dans le temps. Une mobilisation n'échoue pas seulement lorsqu'elle ne parvient pas à percer ou à déplacer la « structure des opportunités politiques⁸ ». Cela arrive aussi – bien que rien ne nous autorise à y voir un « échec » –, lorsque se produit un écart trop fort entre le programme idéologique défendu par les entrepreneurs du mouvement social (son « cadre de mobilisation⁹ ») et l'ensemble des causes défendues par ceux qui en font partie. L'histoire de la dissociation des causes féministe et ouvrière au sein des mobilisations syndicales des années 1970 est l'histoire même de cet écart, tel qu'il fut vécu par des militantes rebutées par l'emprise du machisme et du sexisme chez leurs camarades de lutte¹⁰.

En ce sens, la temporalité du conflit dépasse largement, tant en amont qu'en aval, celle de l'action collective qu'il peut générer. Tant en amont qu'en aval: car le conflit social précède et suit l'action collective. Autant il est tout à fait possible d'affirmer, avec une certaine précision, à quel moment un mouvement social naît et meurt ou, pour utiliser un lexique plus normatif, réussit et échoue (à l'aide de l'histoire de ses organisations, de ses percées médiatiques ou institutionnelles); autant il est plus difficile d'objectiver, de la même manière, la temporalité du conflit social¹¹. Celui-ci ne s'éteint guère avec l'échec de la mobilisation, au contraire: l'échec peut même créer une sorte de « millénarisme du désespoir », pour utiliser l'expression d'Edward P. Thompson à propos de la renaissance

8. McAdam Doug, *Political Process and the Development of Black Insurgency 1930-1970*, Chicago, University of Chicago Press, 1982.

9. McAdam Doug, McCarthy John D. et Zald Mayer N. (eds.), *Comparative Perspective on Social Movements. Political Opportunities, Mobilizing Structures and Cultural Framings*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

10. Zancarini-Fournel Michelle, *Les Luttes et les rêves. Une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2016, pp. 846-848.

11. Tarragoni Federico, « Les cendres et le brasier: ce que l'historien apprend au sociologue des révolutions », *Écrire l'histoire*, n° 18, 2018, pp. 69-79.

sance du jacobinisme ouvrier en Angleterre après la répression de la fin du XVIII^e siècle¹². Il est tout à fait réducteur, et contraire au bon sens, de penser que l'échec d'une mobilisation fait *tabula rasa* des indignations, des revendications de droit et de justice, des rêves et des utopies, des appels à transformer le monde et à subvertir les rapports de domination, auxquels les acteurs ont cru, parfois au prix de ruptures biographiques irréversibles, pour un temps considérable¹³.

LE CONFLIT COMME SUBJECTIVATION POLITIQUE

Voici donc l'image la plus cohérente et la moins réductrice que le sociologue puisse se faire du conflit: *tous* les individus qui, transformés intérieurement par l'expérience d'une domination (éprouvée dans une sphère *quelconque* de la vie sociale, le travail, la famille, la religion, l'art et la culture, etc.) et la revendication d'un droit, en viennent à se constituer une nouvelle identité politique en lien avec un collectif virtuel, qu'ils considèrent comme le porteur social de ce droit¹⁴.

—
172 —
—
Suivant Ricœur, cette identité politique peut être comprise comme une construction réflexive et narrative à travers laquelle l'individu remet en récit son existence à partir de la revendication d'un droit. Cette identité rétroagit souvent sur les autres composantes de la personnalité individuelle (croyances religieuses, identité sexuelle, identité socio-professionnelle, identité culturelle, etc.)¹⁵. Cette rétroaction peut aboutir, dans certains cas, à un engagement ou à une socialisation militante. Mais pas nécessairement: la nouvelle identité politique peut aussi être entretenue par d'autres types de socialisation. C'est le cas des sociabilités ouvrières sous le nazisme, analysées par l'historien Alf Lüdtke. Les ouvriers allemands, affirme-t-il, ont massivement récusé l'image « héroïque » que faisaient d'eux les patrons et les politiques nazis, sans pour autant se mobiliser ou saboter le processus de production. Ils cultivaient leur « sens de soi » critique (*Eigen-Sinn*) dans leurs sociabilités professionnelles à l'usine¹⁶. L'identité politique peut être entretenue, aussi, par des sociabilités de type culturel: c'est le cas de ces clubs de loisirs analysés dans les années 1990 par la sociologue Nina Eliasoph, dans lesquels les citoyens américains partagent leurs critiques de la domination, lors même qu'ils évitent consciemment l'engagement, vu comme une compromission avec la « saleté » de la politique¹⁷.

12. Thompson Edward P., *La Formation de la classe ouvrière anglaise* (1963), Paris, Seuil, 2012.

13. Tarragoni Federico, *L'Énigme révolutionnaire*, Paris, Prairies ordinaires, 2015.

14. Tarragoni Federico, *Sociologies de l'individu*, Paris, La Découverte, 2018, pp. 103-106.

15. Dubar Claude, *La Crise des identités: l'interprétation d'une mutation*, Paris, Puf, 2000.

16. Lüdtke Alf, « La domination au quotidien. "Sens de soi" et individualité des travailleurs en Allemagne avant et après 1933 », *Politix*, n° 13, pp. 68-78.

17. Eliasoph Nina, *L'Évitement du politique. Comment les Américains produisent l'apathie dans la vie quotidienne* (1998), Paris, Economica, 2010.

Qu'elle débouche ou non sur une socialisation militante, cette identité politique entretient toujours, par contre, un lien structurant à un collectif virtuel. Aussi le conflit social ne rassemble pas *toutes* les indignations individuelles: uniquement celles qui, procédant d'une expérience critique de la domination, sont reliées par l'individu à un collectif considéré comme le lieu d'exercice de cette domination, et donc comme le porteur d'une cause universalisable. Ce collectif, indissociablement social et politique, est virtuel: il fonctionne, au sens de Benedict Anderson, comme une « communauté imaginée » (*imagined community*)¹⁸. Le pari de l'action collective est justement de le « réaliser », en le faisant apparaître dans l'espace public. Avant de constituer en groupe social mobilisé (la « classe pour soi » dans le langage marxiste), le « travailleur¹⁹ », le « prolétaire²⁰ » ou la « femme²¹ » sont des figures politiques abstraites: elles métaphorisent des rapports de domination, des entorses à l'égalité des droits. Elles nomment des collectifs « à faire », mais qui donnent sens aux indignations individuelles dans le présent: le collectif des femmes, des prolétaires, des ouvriers, des sans-papiers, des migrants, des noirs, des colonisés, des précaires, des animaux, des « êtres naturels », etc. Au moment où le conflit apparaît dans la vie sociale, ces collectifs sont renvoyés, par les défenseurs de l'ordre, à la sauvagerie ou à la déraison: ce que le conflit vise justement à expliciter et à combattre, en leur donnant une légitimité politique²².

Ces individus qui se transforment en lien à ces collectifs virtuels peuvent être définis comme des sujets politiques. Le processus social qui explique leur changement subjectif (et l'ensemble des changements sociaux qui en découlent) est la subjectivation politique. Ce processus est une voie royale pour l'analyse génétique du conflit, mais il astreint le chercheur à une triple rigueur. En premier lieu, il doit éviter d'hypostasier la dimension du « choix » individuel dans ce processus: en se subjectivant, l'individu ne se détache pas pour autant, comme par magie, des structures sociales qui conditionnent son existence (et donc des rapports de domination qu'il critique)²³. Cette illusion, dont Rancière est le meilleur exemple, peut être appelée, avec Michel Dobry, « héroïque²⁴ ». En deuxième lieu, le sociologue doit faire référence à un ensemble de pratiques situées dans lesquelles observer empiriquement le processus de subjectivation. Or, étant donné qu'il n'a pas lieu uniquement dans la sphère de l'action collective ou du militantisme, mais qu'il se produit dans toutes les sphères de la vie

18. Anderson Benedict, *L'Imaginaire national* (1983), Paris, La Découverte, 2006.

19. Rancière Jacques, *La Nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 2012.

20. Tarragoni Federico, « La méthode d'Edward P. Thompson », *Politix*, vol. 30, n° 118, 2017, pp. 183-205.

21. Riot-Sarcey Michèle, *La Démocratie à l'épreuve des femmes. Trois figures critiques du pouvoir, 1830-1848*, Paris, Albin Michel, 1994.

22. Rancière Jacques, *La Méésentente. Politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1995.

23. Tarragoni Federico, « Du rapport de la subjectivation politique au monde social. Les raisons d'une méésentente entre sociologie et philosophie politique », *Raisons politiques*, n° 62 (2), 2016, pp. 115-130.

24. Dobry Michel, *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de Sciences Po, 1989, pp. 75-78.

sociale, il lui faut définir une sorte de pratique sociale « matricielle » qui puisse être observable dans différents domaines de l'action. La prise de parole, dans la mesure où elle constitue souvent le support d'une prise de conscience réflexive de la domination et d'une forme de liberté, et qu'elle se pose par rapport à un public réel ou virtuel, en est un bon exemple²⁵.

Enfin, le sociologue doit trouver une méthode de recueil des données (qualitatives) qui puisse être adaptée à la problématique de la subjectivation politique. C'est peut-être le problème le plus épineux qu'il ait à résoudre : comment comparer des identités politiques singulières afin de trouver ce qu'elles ont en commun ? La méthode la plus adaptée est sans doute celle du récit de vie²⁶. Elle permet en effet d'analyser les trajectoires individuelles à l'aune de la mise en récit qu'en font les interviewés eux-mêmes, questionnés à plusieurs reprises tout au long de l'enquête. Les enquêtés peuvent donc signaler au sociologue les ruptures biographiques qu'ils considèrent à l'origine de leur indignation et de leur adhésion à une cause collective. Les sujets politiques construits par l'enquête s'apparentent ainsi à autant de cas singuliers, à autant de transcriptions *singulières mais régulières* (dans leurs formes et logiques génétiques²⁷) du conflit social²⁸. Contourner cette singularité pour atteindre, en recourant aux variables sociographiques classiques (âge, sexe, PCS, niveau de vie, origine sociale et géographique), une forme de représentativité, serait rater l'essentiel. Car pour autant qu'on puisse (et qu'on doive) se poser légitimement la question de l'influence de ces variables sur le processus de subjectivation politique, on ne doit surtout pas rater l'essentiel de l'explication, à savoir comment le conflit *se singularise* dans une trajectoire spécifique. La subjectivation politique est justiciable d'une analyse de cas singuliers, car les sujets politiques sont, à leur tour, des singularisations du conflit.

LA LITTÉRATURE COMME GUIDE ANALYTIQUE

Pour toutes ces raisons, le roman constitue un guide *fondamental* du sociologue du conflit. Cela non seulement pour la raison souvent invoquée qu'il fournirait des « types » de personnages sociaux, ouvriers ou bourgeois, citadins ou paysans, aliénés ou rebelles, dominés ou émancipés. Si le roman constitue un guide formidable pour l'analyse sociologique du conflit, c'est que l'échelle à laquelle il restitue la cohérence d'un monde social ou historique, c'est l'échelle subjective et intersubjective²⁹.

25. Tarragoni Federico, « La prise de parole comme processus de subjectivation politique. Une approximation sociologique », *Tumultes*, n° 43, 2014, pp. 175-190.

26. Demazière Didier et Dubar Claude, *Analyser les récits biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Paris, Nathan, « Essais et recherches », 2000.

27. Lahire Bernard, *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte, 2013.

28. Passeron Jean-Claude et Revel Jacques (dir.), *Penser par cas*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2005.

29. Escarpit Robert, *Le Littéraire et le social. Éléments pour une sociologie de la littérature*, Paris, Champs Flammarion, 1970. Pour un point de vue similaire en littérature, voir Macé Marielle, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.

Autrement dit, l'univers social fictionnel que bâtit l'écrivain gravite autour des points de vue des personnages, placés en interaction réciproque et hiérarchisés par l'auteur³⁰. Dans un roman, la genèse d'un conflit social est toujours rapportée à la subjectivité de ceux qui en sont affectés, et aux contextes sociaux dans lesquels elle prend sens; la littérature constitue, pour reprendre le premier avertissement méthodologique mentionné plus haut, un excellent antidote contre l'illusion « héroïque ».

Passons maintenant à la deuxième préconisation méthodologique: la subjectivation politique suppose de pouvoir observer des prises de parole, ou *a minima* des réélaborations réflexives et critiques de l'expérience de la domination. La littérature, quel que soit le caractère oppressant, tyrannique ou précaire des mondes sociaux qu'elle bâtit, les présente toujours en tant qu'ils sont *vécus* par les personnages. Or, si le sociologue, à moins d'une très longue immersion ethnographique, a rarement accès à la vie intérieure de l'individu, à ses indignations inexprimées, ses affects et ses rêves inavouables, bref à tout ce qui constitue la vie psychique du pouvoir, la littérature lui offre une merveilleuse porte d'entrée. Elle lui livre tout un univers de monologues intérieurs qui transcrivent, sur un mode passif ou critique, mécanique ou réflexif, l'expérience de la domination, à l'instar de ce que l'anthropologue James C. Scott appela le « texte caché³¹ ». Elle lui offre une vraie expérience de pensée, proche de celle que Mills décrit en son temps comme l'« imagination sociologique³² ».

Enfin, troisième préconisation, la subjectivation politique suppose de construire méthodologiquement des cas singuliers. Or, depuis son invention au XVIII^e siècle, le roman construit à la fois des « types humains et sociaux » et des singularités. Comment? Par l'entremise de ses personnages, qui sont autant de « types génériques » (l'étudiant bohémien, l'ouvrier soixante-huitard, etc.) que de points de vue singuliers sur le monde, car produits de leurs relations sociales singulières. Le roman construit un ensemble relationnel et structural de points de vue singuliers sur le monde³³. Le lecteur qui suit à la loupe les évolutions du point de vue du personnage, depuis celui qui se confronta aux inquiétudes du jeune Werther, est tout à fait conscient du caractère *régulier* des expériences dont il procède (pour reprendre Werther: représentant d'une jeunesse romantique rebelle, fils de bourgeois en rupture d'héritage, dans une société qui commence à individualiser le choix du conjoint, etc.), tout comme de la

30. Bourdieu Pierre, « Prologue. Flaubert analyste de Flaubert. Une lecture de *L'Éducation sentimentale* », *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1998, pp. 17-81.

31. Scott James C., *La Domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne* (1990), Paris, Éditions Amsterdam, 2009.

32. Mills Charles W., *L'Imagination sociologique* (1959), Paris, La Découverte, 2006. Dans *L'Élite au pouvoir*, le sociologue insiste sur la capacité des romanciers (Balzac) à décrire, analyser et critiquer l'ordre social, mieux que ne le font les sociologues: voir Mills Charles W., *L'Élite au pouvoir* (1956), Marseille, Agone, 2012, p. 242.

33. Coste Florent, « Littérature et théorie littéraire à l'ère du singularisme », *Tracés*, n° 34 (1), 2018, pp. 185-196.

singularité irréductible qui en fait, précisément, un point de vue unique et cohérent sur le monde. C'est pourquoi la littérature est généralement mieux armée pour faire fonctionner la « pensée par cas » que la sociologie, notamment lorsque celle-ci s'impose, comme dans certaines traditions épistémologiques, de sacrifier la singularité sur l'autel de la représentativité statistique (à l'instar des « variations concomitantes » de Durkheim)³⁴.

MARTIN EDEN ROMAN DU CONFLIT

En prise directe avec son entourage social, capable d'élaborer réflexivement la domination dont il souffre, à l'identité jamais stabilisée, le personnage littéraire est une clef d'accès privilégiée à l'analyse génétique du conflit. Car les personnages abandonnent leur nature proprement littéraire; ils deviennent autant d'hypothèses directrices pour l'observation du monde social, en tant qu'il est traversé de rapports de domination et de conflits à leur sujet.

Martin Eden de Jack London en est un exemple époustoufflant. C'est un roman de formation inspiré par les souvenirs autobiographiques de l'auteur à partir de sa propre découverte de la bibliothèque municipale d'Oakland en 1885 : comme Martin, Jack London était d'origine ouvrière et autodidacte. Comme lui, il vécut de petits boulots pour survivre et entretenir sa « vocation littéraire », connut de près la précarité, le vagabondage et l'indifférence des éditeurs, et perça enfin avec *Le Fils du Loup*. Comme Martin qui se suicide lorsqu'il est enfin parvenu au succès, la célébrité combla London, tout en lui inspirant un certain dégoût envers la « morale bourgeoise du succès », celle du philistin rangé ou du *self made man*.

Mais le livre n'est pas un simple décalque de la biographie de son auteur. Comme Francis Lacassin le reconnaît en analysant sa teneur « autobiographique », la principale différence entre l'auteur et le protagoniste est l'engagement politique. Martin décide de devenir écrivain car il tombe amoureux d'une femme issue de l'*upper class* américaine, Ruth Morse; sa conversion littéraire lui sert donc à gagner les faveurs de sa bien-aimée, à se distinguer dans les salons mondains et à monter dans l'échelle sociale. Jack London, au contraire, « tout en apprenant avec acharnement le métier d'écrivain, comme le fiancé de Ruth Morse [...] ne songeait pas qu'à améliorer son propre sort, il ne se désintéressait pas du combat social³⁵ ». Inscrit dans la section d'Oakland du *Socialist Labor Party* dès l'âge de vingt ans, London fut un brillant orateur et un militant fervent,

34. Ce n'est pas le cas des différentes « microsociologies » (interactionnisme, ethnométhodologie, sociologie pragmatique et phénoménologique) qui, en raison de leur échelle d'analyse, sont mieux prédisposées à la pensée par cas. Voir Becker Howard S., *La Bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2016.

35. Lacassin Francis, « Jack London n'était pas Martin Eden, mais il le devint », in London Jack, *Martin Eden* (1909), Paris, Hachette/UGE 10/18, 2016, p. 13.

quoique hétérodoxe. Il fit de Martin un contre-exemple d'écrivain engagé. Celui-ci est dépeint, en effet, comme l'esclave d'une philosophie sociale hyper-individualiste et darwiniste, renvoyée à la lecture de Nietzsche et Spencer : une erreur politique que London avoue avoir commise lui-même étant jeune³⁶.

Le contentieux entre London et Martin au sujet du socialisme et de l'individualisme est présent à plusieurs reprises dans le roman. Mais il n'est jamais construit de manière caricaturale. Ainsi, lorsque Martin est obligé de se défendre face au père de Ruth de l'accusation d'être un socialiste, proférée en raison de sa critique des conventions sociales, il débute en disant : « Vous haïssez les socialistes et vous en avez peur. [...] Mais pourquoi ? Vous ne connaissez ni ces gens ni leur doctrine³⁷ ». Sa déclaration d'amour envers l'individualisme survient, d'ailleurs, après une critique virulente de l'inégalité sociale produite par le capitalisme bourgeois. Il dit certes, au père de Ruth : « Je crois que la course est gagnée par le plus rapide, que la vie est au plus fort. [...] Oui, je suis individualiste, et l'individualisme est l'ennemi, éternel, héréditaire du socialisme », mais après avoir piétiné l'hypocrisie de son interlocuteur :

Vous croyez encore à l'égalité, mais vous travaillez pour les corporations qui, tous les jours davantage, piétinent l'égalité. Et vous m'appellez socialiste, parce que je nie l'égalité, parce que je dénonce ce pour quoi vous vivez. Les républicains sont les ennemis de l'égalité et en son nom ils la combattent. Voilà pourquoi je les trouve stupides³⁸.

L'ambivalence de Martin empêche de lire, comme l'eût voulu London, le roman comme une démonstration *ex cathedra* de l'erreur idéologique du protagoniste. Le public le comprit parfaitement. Là où London voulait en faire « une critique de l'individualisme bourgeois », en montrant à quel point le héros, « ignorant les besoins des autres, ignorant des besoins de la collectivité humaine » avait « vécu seulement pour lui, combattu seulement pour lui », le roman fut reçu comme le récit du combat d'un fils de la classe ouvrière pour la reconnaissance et la dignité. Le malentendu était possible car, si la position du protagoniste envers le socialisme est ambivalente, celle de London envers le socialisme le fut également, le socialisme ayant été pour lui davantage un message émancipateur à relayer, par le biais de l'écriture, qu'une thèse à défendre théoriquement³⁹.

36. London Jack, *How I became a socialist* (1903), Montana, Kessinger Publishing LLC, 2005.

37. London Jack, *Martin Eden*, *op. cit.*, p. 307.

38. *Ibidem*, p. 309.

39. Lacassin Francis, *Jack London ou l'écriture vécue*, Paris, Christian Bourgois, 1994.

Mais derrière le malentendu, il y a autre chose. Car dans le roman il est question d'émancipation, mais non pas au sens de la défense d'une idéologie révolutionnaire ou d'une alternative à l'organisation des rapports de production capitalistes. Il en est question surtout par rapport à la prise de conscience critique du protagoniste qui se pense, au gré de son apprentissage de la littérature, autre que ce qu'il est socialement, « autre que l'exploitable⁴⁰ ». Les leviers de cette émancipation sont l'amour, la lecture, l'écriture et... l'observation constante de la classe ouvrière! Celle-ci ne cesse d'occuper le rôle de toile de fond du récit, mais guère dans une position secondaire; elle est *au cœur* du récit, par l'entremise des nombreuses rencontres de Martin avec sa famille, ses compagnons de travail, ses ancien(ne)s ami(e)s⁴¹.

LA SUBJECTIVATION POLITIQUE DE MARTIN

Aussi derrière l'histoire de l'amour et de la vocation littéraire de Martin, on peut lire un parcours de subjectivation politique. Le protagoniste le débute de manière profondément hétéronome: il souhaite sortir de sa classe pour intégrer celle (la bourgeoisie intellectuelle) à laquelle il s'identifie par une « socialisation anticipatrice⁴² ». Le déclencheur de sa subjectivation, du nouveau regard qu'il porte sur soi-même, est donc la haine qu'il retourne contre soi en tant que membre d'une classe abhorrée. Mais à cette première étape négative succède une deuxième étape critique et productrice d'autonomie: au fur et à mesure que Martin se « subjectivise », en s'immergeant dans les livres, l'écriture et l'amour, et qu'il côtoie ce milieu bourgeois auquel il souhaite s'intégrer, mais qui lui nie tout droit d'entrée, il développe un regard neuf sur sa classe d'origine⁴³. Son milieu d'origine lui apparaît désormais sous une lumière nouvelle, maintenant qu'il le regarde avec les lunettes critiques de l'émancipation intellectuelle: ayant réussi à se penser « autre que ce qu'il était », autre que le sauvage ou l'illettré, il comprend pourquoi l'immense majorité de sa classe ne peut pas le faire. Là gît la plus grande misère de la classe ouvrière: son maintien, par une classe oisive, dans l'incapacité intellectuelle, et son renvoi conséquent à la barbarie, dont elle devient entièrement responsable⁴⁴. Une critique sociale voit ainsi le jour: si la bourgeoisie lui avait paru initiale-

40. Rancière Jacques, *La Nuit des prolétaires*, op. cit., p. 8.

41. Mauger Gérard, « Les autobiographies littéraires, objets et outils de recherche sur les milieux populaires », *Politix*, n° 27 (3), 1994, pp. 32-44.

42. Merton Robert K., *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Armand Colin, 1997 (ch. VII-VIII).

43. Cette attention à la réflexivité critique et politique est absente dans la plupart des travaux sociologiques sur la mobilité sociale ascendante, comme l'indique Naudet Jules, « L'expérience de la mobilité sociale ascendante. Les deux visages de la réussite sociale », *Notes et documents de l'OSC*, n° 3, 2007. URL: <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00240967/document>. Elle caractérise pourtant nombre de transuges qui écrivent sur leur parcours, comme le montre Leibovici Martine, *Autobiographies de transuges. Karl Philipp Moritz, Richard Wright, Assia Djebar*, Paris, Éditions Le Manuscrit, 2013.

44. Moraldo Delphine, « Martin Eden ou le regard d'un transuge sur le monde social », in Lahire Bernard (dir.), *Ce qu'ils vivent, ce qu'ils nous écrivent*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 2011, pp. 103-138.

ment comme une classe cultivée, élégante et distinguée, elle n'apparaît désormais que comme une classe oisive, possédant la nourriture de l'esprit mais sans la mériter vraiment, car elle fait travailler les autres à l'entretien de sa jouissance intellectuelle. En se construisant un regard neuf sur soi-même à la lumière de son autodidaxie, Martin en vient à énoncer un droit qui le concerne non plus simplement en tant que membre de la classe ouvrière, mais en tant que porteur d'une cause universelle. C'est de cette manière-là qu'il dépasse la haine de son origine sociale, pour retrouver la classe ouvrière au détour d'un combat qu'il vit en sa propre personne : l'égalisation des droits à la jouissance intellectuelle et esthétique. Droits qui, précisément parce qu'ils sont impensables au moment où ils sont énoncés, visent à refonder la communauté politique dans son ensemble.

HAINE DE SOI, HAINE DE SA CLASSE

Ruth est l'étoile polaire de la subjectivation de Martin : le miroir idéalisant à travers lequel il la regarde, tout au long de la première partie du roman, se retourne sur lui-même et la classe ouvrière dont il est issu. Afin de devenir digne de Ruth, Martin se consacre jour et nuit à la littérature, sans bénéficier des conditions d'existence (la *skholè*⁴⁵) qui lui permettraient de le faire sans se soucier de l'avenir. Malgré ses progrès dans l'élocution et l'écriture, il se heurte toutefois à l'incompréhension de sa bien-aimée qui, sans véritablement comprendre ses velléités littéraires, est attirée et révoltée par lui, tant son énergie et sa vitalité sont aux antipodes de l'idéal éthique de sa classe et de son propre idéal de vie. L'incompréhension est fondée d'ailleurs sur un malentendu profond : si Martin souhaite vivre de la littérature pour être digne de son idéal de Ruth, celle-ci veut au contraire le modeler pour en faire un époux « rangé », conforme à l'idéal éthique de la bourgeoisie.

Un gouffre se creuse ainsi entre les deux. Mais Martin choisit de « ne pas le voir », de ne pas l'élaborer réflexivement, car il a peur, en désidéalisant Ruth, de perdre à jamais son nouveau soi-même, à savoir ce qu'il est devenu en lisant, en se cultivant, en apprenant. Afin de résoudre cette situation fort inconfortable, il s'approprie la vision stigmatisante que le milieu bourgeois, auquel il souhaite s'intégrer, a de la classe ouvrière. Il la reprend à son compte, car elle lui offre un horizon d'émancipation : afin de s'élever moralement et intellectuellement, il doit s'affranchir de la barbarie, de la vulgarité et de l'animalité de la classe ouvrière, dans laquelle il a baigné toute sa vie. L'apprenti qui partage le loyer de sa sœur en est l'exemple répugnant :

45. C'est à dire ce « temps libre et libéré des urgences du monde qui rend possible un rapport libre et libéré à ces urgences, et au monde ». Bourdieu Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 10.

Comment pourrait-il, parmi ce troupeau de brutes, devenir jamais digne d'elle? La tâche qu'il s'était donnée le terrifiait, tant il se sentait handicapé par l'atavisme de sa classe. Tout se coalisait pour l'empêcher de s'élever, sa sœur, la maison de sa sœur et sa famille, Jim, l'apprenti, toutes ses connaissances, ses moindres attaches. Et il trouva un goût amer à l'existence. Jusqu'alors il l'avait acceptée telle qu'elle était et trouvée bonne. Il ne l'avait jamais interrogée, excepté dans les livres: mais ces livres étaient pour lui des contes de fée parlant d'un monde impossible et magnifique. À présent qu'il avait vu ce monde possible et réel, dont cette femme-fleur, Ruth, était le centre, tout le reste n'était qu'amertume, désir douloureux et désespoir exaspérés par l'espoir même⁴⁶.

Mais cette phase purement négative de la subjectivation n'est pas vécue sans doutes ni tensions par Martin. Ainsi, lorsqu'il se remémore avec émoi les mains « douces » de Ruth, en les comparant à celles des femmes et des hommes de sa classe qu'il a côtoyés pendant toute sa vie, une pensée terrible traverse son esprit: cette « femme-fleur » n'était-elle pas ce qu'elle était précisément en vertu de sa condition sociale privilégiée? Ruth n'avait-elle les mains douces que parce qu'elle n'avait jamais eu besoin de travailler, contrairement aux « brutes » de la classe ouvrière? Cette découverte le trouble profondément, bien qu'elle ne l'amène pas (encore) sur le chemin de la critique, mais vers une sorte de curiosité extatique pour « ces gens » qui n'ont pas besoin de travailler: « L'abîme qui les séparait se creusa davantage à la pensée troublante de quelqu'un qui n'avait pas besoin de travailler pour vivre. Il s'imagina tout à coup ce qu'était l'aristocratie⁴⁷ ».

Mais les doutes persistent, et perdent peu à peu en naïveté. La discussion savante avec des membres de la bourgeoisie intellectuelle côtoyés par la famille de Ruth, lui révèle que ses propres arguments valent tout autant que les leurs, bien qu'ils ne se parent pas des vertus distinctives des diplômés ou de l'aisance⁴⁸:

Toutes ces réflexions ne l'empêchaient pas de suivre attentivement la parole du Professeur Caldwell et de remarquer le vaste champ de ses connaissances. De temps en temps, il découvrait, au cours de la conversation, d'énormes lacunes dans son instruction, des sujets entiers qui lui étaient étrangers. Pourtant, il vit qu'il possédait, grâce à Spencer, les

46. London Jack, *Martin Eden*, op. cit., pp. 64-65.

47. *Ibidem*, p. 57.

48. Bourdieu Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, 1979.

contours des connaissances générales; remplir ces contours n'était qu'une question de temps. Donc, attention! se dit-il. Tout le monde sur le pont! Il eut le sentiment d'être assis attentif et adorant aux pieds du professeur; puis soudain, il crut discerner un point faible dans les jugements énoncés, mais fugaces, à peine perceptibles. Il en conclut aussitôt à leur égalité intellectuelle⁴⁹.

Martin en conclut à l'égalité fondamentale des intelligences⁵⁰. Il se pourrait d'ailleurs, commence-t-il à soupçonner, que toute la mise en scène sociale qui entoure l'intelligence des bourgeois ne soit qu'un leurre pour cacher leur absence réelle de travail intellectuel :

Autrefois, il s'imaginait naïvement que tout ce qui n'appartenait pas à la classe ouvrière, tous les gens bien mis avaient une intelligence supérieure et le goût de la beauté; la culture et l'élégance lui semblaient devoir marcher forcément de pair et il avait commis l'erreur insigne de confondre éducation avec intelligence⁵¹.

C'est ici que l'inversion du stigmate devient possible. Car si l'intelligence est une question de travail et pas seulement d'éducation, le mépris des classes travailleuses est impensable. Les bourgeois se rendent doublement coupables: d'un côté car ils méprisent, en raison de leurs privilèges hérités, l'effort individuel que chacun doit accomplir pour s'améliorer et améliorer la société; de l'autre, car ils ignorent que ce qui leur permet de cultiver leurs privilèges, et en particulier le monopole dont ils disposent face aux œuvres de l'esprit, est le travail de la classe ouvrière.

CRITIQUE DE LA DOMINATION

Comment expliquer dès lors que les ouvriers ne puissent pas, en toute objectivité, évaluer en intelligence les bourgeois? La réponse de Martin est lapidaire: quoique les ouvriers fassent pour s'émanciper intellectuellement, leurs progrès seront toujours *invisibles* pour la société, du moins tant qu'elle sera gouvernée par la culture de la bourgeoisie oisive⁵². Martin essaie de l'expliquer à Ruth, en pensant naïvement qu'elle pourra le comprendre et se rallier à son combat pour l'émancipation ouvrière :

49. London Jack, *Martin Eden*, op. cit., p. 286.

50. Proposition fondamentale de l'émancipation que Rancière appelle le « syllogisme égalitaire »: Rancière Jacques, *La Méthode de l'égalité. Entretien avec L. Jeanpierre et D. Zabunya*, Paris, Bayard, 2012.

51. London Jack, *Martin Eden*, op. cit., p. 306.

52. Avec, dirait Bourdieu, son « racisme de l'intelligence »: Bourdieu Pierre, *Interventions, 1961-2001: Sciences sociales et action politique*, Marseille, Agone, 2002, p. 177.

C'est là où vous faites erreur, avait-il poursuivi. En général les individus ont une tendance à singer ceux dont ils reconnaissent la supériorité, qu'ils érigent en modèles. Et qui sont ces modèles ? Les oisifs, les riches oisifs. Ils ne savent rien, généralement, de ce que savent ceux qui travaillent et s'ennuieraient à mourir de les entendre causer de ce qui les occupe, aussi décrètent-ils que ce genre de conversation c'est parler métier, ou mieux encore boutique et que parler « boutique » est mauvais genre. Les oisifs décident également des choses qui ne sont pas « boutique » et dont on peut parler : le dernier opéra, le livre du jour, le jeu, le billard, les cocktails, les voitures, les réunions hippiques, la pêche à la truite, les chasses au grand fauve, le yachting, etc., car, notez bien, ces sujets-là, les oisifs les connaissent. En somme, c'est leur façon, à eux, de parler boutique. Et, ce qu'il y a de plus drôle, c'est que beaucoup de gens intelligents, et tous ceux qui font semblant de l'être, permettent aux oisifs de leur imposer la loi. Quant à moi, je veux d'un homme ce qu'il a de mieux en lui, appelez-ça « boutique », métier, ou ce que vous voudrez.

Et Ruth n'avait rien compris. Cette attaque contre les valeurs établies lui avait paru très arbitraire⁵³.

Le savoir de ceux qui travaillent est considéré, par les classes supérieures, comme « boutique », en étant dépourvu de la noblesse de la culture. Par contre celui des oisifs, qui est leur propre « boutique » à eux, fait *loi* dans le domaine de la culture. Cette loi ne peut pas être acceptée, dit Martin, car elle rend invisibles les savoirs et la vie intérieure d'une portion considérable de la société, et de l'humanité. En se faisant sociologue des rapports symboliques de domination, Martin montre, en même temps, qu'on peut « en sortir » précisément car il s'agit d'une loi socialement *imposée* et non pas d'une loi de nécessité naturelle, qui vouerait l'ouvrier à l'infériorité. Aussi est-ce en essayant de sortir de l'aliénation et de la fatalité pour quelqu'un(e) des ouvrier(e)s qu'il côtoie, qu'il compense la perte de Ruth.

Les ouvrier(e)s qui côtoient Martin sont, dans un premier temps, regardé(e)s avec compassion puis, dans un deuxième temps, considéré(e)s comme des victimes sans voix, dont il se doit d'exprimer le combat pour la dignité. Ainsi, après avoir passé plusieurs mois à travailler dans une blanchisserie pour gagner l'argent qui lui permettra de recommencer sa bataille contre les éditeurs, Martin avoue à Ruth vouloir écrire quelque

53. London Jack, *Martin Eden*, op. cit., p. 283.

chose comme « De la dégradation produite par le travail » ou « La Psychologie de la boisson dans la classe ouvrière », car si « le travail est une bonne chose⁵⁴ » assurément, il ne peut pas empêcher toute une partie de l'humanité de se cultiver, d'aimer, de jouir. Il pense ici à son compagnon à la blanchisserie, obligé de se soûler chaque week-end pour oublier le travail et l'absence d'alternatives à sa vie.

Mais ce combat, derrière lequel se matérialise une armée de prolétaires sans voix, n'est pas toujours compris par les membres de sa classe. Ainsi, lorsque sa sœur lui annonce qu'elle a été demandée en mariage, Martin lui offre des vers écrits en son honneur : quel meilleur témoignage, se dit-il, du fait que même une ouvrière a le droit à être célébrée par la poésie, et à en jouir. Sa sœur est à la fois flattée et profondément touchée par ce geste. Mais la suite est moins glorieuse : son mari l'accuse d'impudeur pour le simple fait d'avoir fait l'objet d'un poème, chose « fort étrange » dans son milieu et donnant prise au ragot et au déshonneur. Sa sœur passe ainsi des réjouissances à l'amertume et, sans plus hésiter, demande à Martin de déchirer son cadeau, finalement « obscène » car « son mari doit bien le savoir⁵⁵ ».

Martin a alors une pensée, qui décrit parfaitement la contradiction dans laquelle verse sa subjectivation politique, son combat pour soi-même en tant qu'écrivain et pour la justice en tant que porte-parole de la dignité ouvrière bafouée : « Sa sœur et le salon Morse n'étaient que des bornes sur la route où il cheminait. Et il les avait dépassées. Il jeta un coup d'œil amical à ses livres. C'étaient les seuls camarades qui lui restaient⁵⁶ ». Déçu par la bourgeoisie à laquelle il souhaitait s'intégrer mais qu'il abhorre désormais, déçu par la classe ouvrière dans laquelle il se reconnaissait éthiquement (sa vitalité, son goût de l'effort, son authenticité) mais qu'il ne parvient pas à émanciper, Martin Eden se replie sur lui-même. Quand les livres, enfin, le quitteront, c'est-à-dire qu'il perdra sa volonté d'apprendre, de lire et d'écrire, il ne lui restera plus que le suicide. Mais la destinée tragique de l'auteur ne supprime en rien sa subjectivation politique : bien que son conflit, la démocratisation des droits au beau et à l'intelligence, n'ait pas trouvé de terrain fertile dans la classe ouvrière, sa construction demeure effective. À travers la voix de ce héros de la classe ouvrière, devenu autre que lui-même, c'est la cause d'une classe toute entière, réclamant sa dignité et sa capacité, qui apparaît en sourdine au lecteur.

54. *Ibidem*, p. 200.

55. *Ibidem*, p. 312.

56. *Ibidem*, p. 313.

CONCLUSION

Si ce roman nous parle de conflit, c'est donc, répétons-le, contre toute attente ou volonté explicite de l'auteur : comme si l'émancipation venait s'y loger par une sorte d'effet inattendu de la création ; ou encore, par la tentation constante du créateur de faire résonner sa pensée dans le portrait épique et tragique d'un personnage vis-à-vis duquel il s'identifie, bien qu'il en exècre les positions idéologiques.

Une certaine sociologie de la littérature, d'inspiration bourdieusienne, a eu beaucoup de mal à saisir ces effets inattendus de la création, tels qu'ils se dégagent de l'œuvre littéraire elle-même. Pour ce faire, elle devrait cesser de considérer les œuvres comme le produit mécanique des affrontements stylistiques des écrivains (les « champs ») ou de la réception des publics⁵⁷. Une sociologie de la littérature ne peut pas se limiter à étudier comment les œuvres sont produites et reçues : elle doit montrer aussi ce qu'elles disent de la réalité sociale *en général*, autrement dit le savoir qu'elles produisent sur le monde social. Cela ne suppose pas, par un excès symétriquement inverse, d'absolutiser l'œuvre, dans une sorte de transcendantalisme qui nous ferait revenir au mythe du « génie créateur » ou du « créateur incréé⁵⁸ ». Il s'agirait au fond de rendre *complémentaires*, et non mutuellement exclusives, les approches insistant sur la production sociale de l'œuvre et celles centrées sur ses effets sociaux, comme l'y invite par exemple la sociologie du roman de Jacques Dubois ou, plus près de nous, la « sociologie narrative⁵⁹ ». Plus profondément, il s'agirait d'intégrer dans la réflexion sociologique, comme Bernard Lahire l'a fait pour la socialisation⁶⁰, ce que la littérature nous apprend des processus sociaux : dans le cas qui nous occupe ici, ce que la littérature nous apprend de la genèse des conflits sociaux. Un tel travail permettrait de montrer que si la littérature représente le monde social, elle le fait en y faisant apparaître ce qui n'est pas visible de prime abord par le sociologue, à savoir les dynamiques intérieures, les conflits imperceptibles, les rêves inexprimés, les torts qui travaillent et transforment la subjectivité.

Le sociologue peut dès lors observer le monde social à l'aune de la représentation qu'il tire de la littérature, en débusquant *volontairement* (tout en prenant garde à ne pas surinterpréter les données empiriques⁶¹) dans les discours et les pratiques des individus, des formes de conflictualité qui lui aurait échappé au premier regard. C'est d'autant plus nécessaire

57. Sapiro Gisèle, *La Sociologie de la littérature*, Paris, La Découverte, 2014.

58. Tarragoni Federico, « Politiques (sans fard) des créateurs. Bourdieu sur les traces de Francfort », *SociologieS*, 2018 (à paraître).

59. Dubois Jacques, *Les Romanciers du réel*, op. cit., pp. 46-69, et 129-147. Pour la sociologie narrative, on verra l'article en ligne : <http://sociologie-narrative.lcsp.univ-paris-diderot.fr>.

60. Lahire Bernard, « Sociologie et littérature », *L'Esprit sociologique*, Paris, La Découverte, pp. 172-257.

61. Lahire Bernard, « Risquer l'interprétation. Pertinences interprétatives et surinterprétation en sciences sociales », *Enquête*, n° 3, 1996, pp. 61-87.

que le monde social, comme le disait Adorno, ne préexiste jamais à sa construction conceptuelle par le sociologue, elle-même intimement liée au style d'écriture⁶². Il s'agit, en d'autres termes, d'observer le monde social en faisant l'*hypothèse anthropologique* qu'aucune relation de domination ou de tutelle, qu'aucune forme d'hétéronomie, aussi puissante soit-elle, n'annihile complètement la conscience des dominés et leur capacité à y résister⁶³. C'est à cette idée que nous familiarise la littérature. Sans doute par sa capacité, qui fait toute sa force, à faire exister des mondes sociaux complexes, traversés de tensions et de contradictions, et à dire les expériences humaines qui les traversent, et qui résonnent en chacun de nous⁶⁴. ■

62. Adorno Theodor W., « L'essai comme forme », *Notes sur la littérature* (1958), Paris, Champs Flammarion, 1984, pp. 12-13.

63. Abensour Miguel, *L'Homme est un animal utopique. Utopiques II*, Paris, Sens & Tonka, 2013.

64. Jablonka Ivan, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 2014.